



LES TROIS LECTURES.



I.

— « Eh bien ! quand nous liras - tu donc ta pièce ? disait, au foyer de l'Odéon, Gabriel Dercy au jeune Amaury Prévannes.

— « Mais quand vous voudrez, mes amis, ou plutôt quand mon poêle sera posé ; car vous pourriez courir le risque d'être doublement gelés, dans mon temple aérien.

— « Voilà bien le vrai poète, s'écria Stanislas, le

prosateur le plus fécond de l'époque ; le grenier n'est pour lui qu'un temple aérien, dont le poêle est l'autel, et la fumée, l'encens. Nos pères avaient bien raison de le laisser vivre ainsi près du ciel, de cette patrie des inspirations vers laquelle leurs yeux ne s'élèvent jamais sans en rapporter quelque image. Cela valait mieux pour le talent que la bourgeoise opulence de nos auteurs d'aujourd'hui. La verve ne vit que de luxe ou de misère ; le bien-être l'étouffe. Je m'étonne qu'Amaury échappe à ce malheur, lui dont le père est riche.

— « Sans doute, il est riche, reprit Amaury ; mais, comme il ne me donne rien, je me trouve absolument dans la même position que ceux qui manquent de tout.

— « Ne t'en flatte pas, dit Gabriel ; tu peux faire des dettes, et ce plaisir-là vaut une fortune.

— « Hélas ! cette noble ressource, je l'ai déjà épuisée, c'est pourquoi je cherche à me faire un revenu avec mes ouvrages. A quoi servirait l'esprit par le temps qui court, s'il ne servait à gagner de l'argent ?

— « Voilà qui nous révèle votre sujet, dit un jeune publiciste, que l'étude de l'économie politique rendait prompt à saisir les résultats, comme à deviner les moyens. Vous venez sans

doute de mettre en scène une de ces aventures scandalenses dont les noms propres font l'intérêt principal, et assurent le succès ? C'est maintenant la seule exploitation qui rapporte.

— « Dieu m'en garde, s'écrie Amaury ; spéculer sur la publicité d'un secret de famille, d'un malheur, du suicide d'une jeune femme, de la démence d'une autre, dont les parents et amis sont là, dans la salle, témoins de l'accusation ou de la profanation de toutes les célébrités qu'ils honorent ! Non, jamais ; ma plume se refuserait à trafiquer de semblables noms, et j'aime trop l'art dramatique pour contribuer à le perdre par une telle dégradation. Je vous l'affirme, encore quelques succès de ce genre, et les théâtres sont morts ; car ces représentations scandaleuses ressemblent aux convulsions d'une prochaine agonie : c'est le noyé qui s'attache aux bords les plus fangeux pour résister au torrent qui l'entraîne ; mais c'est en vain ; un bras secourable peut seul le sauver.

— « Eh bien ! sois ce sauveur dramatique, dit l'élégant Alfred ; fais-nous quelque bon ouvrage bien neuf, bien triste, bien gai, écrit et pensé à la mode, et nous t'applaudirons de manière à décourager toutes les cabales ; mais point de ces expositions par demandes et par réponses ; plus de ces rêves obligés, où le cinquième acte

apparaît tout entier; plus de ces reconnaissances prévues, de ces victimes qui se moquent de la mort, et veulent que je m'intéresse à la leur; plus de ces générosités de convention, de ces remords bavards, de ces rimes banales qui assoupissent l'oreille de leur bruit monotone; enfin, choisis dans le vrai sans tomber dans le grossier, emploie la terreur sans donner dans l'horrible, et je te garantis de nombreux applaudissements; car le public n'a pas si mauvais goût que messieurs les auteurs le prétendent.

— « C'est bien mon avis, reprit Amaury, et tu verras que j'ai cherché à m'approcher le plus possible de ce vrai, qui est aujourd'hui la première condition d'un ouvrage; mais le malheur est, mon ami, que le vrai d'une coterie n'est pas le vrai d'une autre, et qu'il n'est pas toujours facile de distinguer lequel est le faux. Enfin, vous avez tous des talents remarquables, un esprit éclairé, et une sincère amitié pour moi, vos conseils me guideront. Je me soumettrai à votre jugement, si sévère qu'il puisse être; et je vous fais d'avance les arbitres de ma destinée littéraire. »

Alors tous les membres de ce nouveau jury dramatique se rapprochèrent d'Amaury, pour lui donner l'assurance du vif intérêt qu'ils portaient à l'auteur et à l'ouvrage; on prit jour

pour l'entendre; c'était à qui montrerait le plus d'impatience, et M. Prévannes eut peine à obtenir deux jours pour donner au fumiste le temps de mettre sa chambre à un degré de température supportable.

A peine Amaury fut-il rappelé dans la salle par le bruit des applaudissements qu'on accorde toujours aux beaux vers de M. Soumet, que ses amis, restés dans le foyer, se mirent à discourir sur le jeune talent qu'ils venaient de flatter.

— « Un drame en cinq actes et en vers! disait l'un; cela me paraît bien fort pour ce pauvre Amaury! Parce qu'il a fait quelques jolis articles dans les journaux, il croit pouvoir tout entreprendre; mais il verra la différence qu'il y a entre la facilité d'amuser des badauds qui déjeunent à la fourchette, et le talent d'intéresser un parterre qui a mal diné.

— « Ils sont tous comme cela, disait le seul classique du groupe; ils prennent le dédain pour de l'inspiration, et se croient plus de talent que nos vieux tragiques, parce qu'ils font *bien* rimer des mots qui vont mal ensemble.

— « J'ai dans l'idée que ce sera ennuyeux à périr, dit Gabriel; mais n'importe, nous aurons des huîtres et du vin de Champagne: cela nous maintiendra éveillés pendant deux actes; le troi-

sième est ordinairement le moins mauvais d'un mauvais drame, et si nous nous sentons prêts à succomber au quatrième, nous ferons venir du punch. Maintenant c'est la mode; on multiplie les moyens pour arriver à l'effet.

— « Du vin de Champagne et du punch! dit Alfred; la pièce sera fort supportable, j'en réponds. » Et ils se séparèrent en se donnant rendez-vous au surlendemain.

Il était à peine jour quand le portier d'Amaury, un balai sous le bras, et une falourde à la main, vint allumer le poêle et nettoyer la petite chambre, érigée tout à coup en salon de lecture. Les vestiges de plusieurs toilettes, faites à la hâte, furent enfouis dans une grande armoire, parmi des livres, du linge, des cahiers de musique, et par dessus un bouquet de fleurs artificielles, souvenir amoureux, qui se trouva étouffé sous le poids d'une robe de chambre à ramage.

Une jolie voisine, couturière de son état, et complaisante de sa nature, avait prêté les chaises de sa modeste chambre pour ajouter à celles où devaient s'asseoir les membres de l'aréopage dramatique, romantique, et critique. Une table, chargée du pâté fondamental, et des seaux où la glace irrite le feu pétillant du vin de Champagne, était dressée au milieu de la chambre;

la portière venait de succéder à son mari, comme plus versée dans le service de table; elle mettait le couvert pendant qu'Amaury achevait de s'habiller; les yeux tantôt sur son miroir, et tantôt sur son manuscrit, il déclamait tout haut en attachant sa cravate; et, comme on ne répète jamais ainsi que les endroits les plus chauds d'un ouvrage, les imprécations les plus éloqu岸tes, la pauvre portière prit toute cette colère pour elle, et se confondit en excuses sur ce qu'elle ne pouvait pas aller plus vite; enfin, rassurée par Amaury, qui fut obligé de lui expliquer la cause de sa méprise, elle lui dit à voix basse que la femme de chambre était venue la veille.

— Quelle femme? demanda Amaury, à qui sa prochaine lecture faisait tout oublier. — Mais la personne qui vient si souvent avertir monsieur de tout ce que fait sa jeune maîtresse, de l'heure où elle va à la messe, du spectacle où sa mère la mène, que sais-je, moi?

— « Ah! oui! reprit Amaury, comme sortant d'un rêve; Ernestine, la femme de chambre de mademoiselle... » Il s'arrêta tout à coup, effrayé de l'indiscrétion qu'il allait commettre. « Eh bien, que vous a-t-elle dit? » ajouta-t-il.

— « Que madame irait ce soir au bal de l'ambassadrice de... de... ma foi, j'ai oublié l'autre nom.

— « L'ambassadrice d'Angleterre, n'est-ce pas ? »

— « C'est cela, d'Angleterre. »

— « Et moi, qui n'ai pas encore mon billet » reprit Amaury avec humeur, « je devais envoyer au jeune secrétaire d'ambassade mon adresse, et faire mettre des cartes ; en vérité, ce maudit drame me fait perdre la tête ; il me tarde que son sort soit décidé pour n'y plus penser. »

Comme il achevait ces mots, Gabriel entra, suivi de deux peintres lettrés, dont le talent original et l'esprit piquant étaient fort recherchés par tous les disciples de la nouvelle école ; bientôt après, arriva le reste des élus qui devaient prophétiser le succès ou le revers.

D'abord on procéda au déjeuner avec un ensemble merveilleux ; tout le temps qu'il dura, la politique, les femmes, et l'opéra nouveau, fournirent à la conversation. L'auteur de plusieurs volumes, où la grâce et l'esprit font souvent pardonner l'horreur du sujet, avait déjà raconté deux aventures d'un extrême intérêt, dont il avait été témoin pendant ses voyages sur mer ; lorsque le roi du récit, l'éloquent conteur de nouvelles qui font frémir, le vif Stanislas de... prit la parole pour soumettre à la bruyante assemblée le plan d'un ouvrage philosophique, qui ferait indubitablement crever de rire et de dépit le pauvre genre humain. Chacun se ré-

cria sur la grande pensée de l'ouvrage en herbe, et sur le procédé nouveau qui faisait tourner la philosophie, cette consolation des anciens, au désespoir des modernes. Les sophismes, les épi-grammes, les bons mots, les extravagances se croisèrent, s'immolèrent mutuellement à l'effet, à cette divinité des gens d'esprit et des jolies femmes. Sous l'influence d'une gaiété soutenue par le vin de Champagne, les convives commençaient à oublier complètement le motif qui les avait réunis. Amaury lui seul en était occupé, et cherchait un moyen d'y ramener ses amis ; mais les insinuations fines, les phrases modestes, les regrets d'interrompre une conversation si étincelante pour une lecture sérieuse, rien n'était compris ; l'heure s'avancait, et personne n'avait l'idée de parler du drame de l'amphitryon. Enfin, n'espérant plus rien de leur souvenir, Amaury se décida à ce qu'on appelle un *coup d'auteur*. — « Vous oubliez, mes amis, dit-il, que vous n'êtes point ici pour vous amuser, mais pour écouter et censurer mon ouvrage. »

— « C'est ma foi vrai, » dit Alfred en posant son verre, « il a parbleu bien fait de me le rappeler ; car ce diable de Stanislas, avec ses contes fantastiques, me ferait oublier le plus saint des devoirs. Allons, messieurs, trêve de folies, et reprenons la gravité convenable à des juges. »

Cet avis rendit à la raison jusqu'aux plus bruyants convives. Une teinte de tristesse se répandit sur l'assemblée; comme au moment où la cloche apprend aux joyeux écoliers la fin de la récréation; on se leva de table, et chacun se plaçant le mieux possible pour échapper aux regards du lecteur, on entendit ces mots dits à voix haute :

La tour de neige, ou *Mathilde d'Olsberg*.

— « Ah! tu as pris ton sujet dans les chroniques des bords du Rhin, dit Gabriel; le moyen âge, c'est cela, maintenant que l'antique est épuisé, et que l'actualité est dangereuse, on ne peut s'en tirer qu'avec des hauts barons et des châtelaines. » Amaury répondit à cette réflexion, par une espèce de poétique sur l'art de choisir un sujet approprié au goût, et même aux besoins de l'époque. Cette digression imprudente faillit retarder la lecture d'une heure, car chacun voulut donner son avis, et le pauvre auteur se repentit vivement d'avoir ranimé la conversation, et risqué de perdre à jamais le silence qu'il avait obtenu avec tant de peine.

Enfin, après avoir relu deux fois inutilement le nom des personnages; il parvint à se faire écouter.

— « Bon style, exposition parfaite, cela cause à merveille, point de tirades; des enjambe-

ments hardis, une couleur vraie des temps et des lieux, cet acte-là ira tout seul; continuez. »

Ce premier jugement rendu par les convives reconnaissants, encouragea l'auteur, et il reprit sa lecture avec toute l'assurance que donne un futur succès.

— « De mieux en mieux, » s'écrièrent-ils tous à la fin du second acte; le troisième fut accueilli avec transport, car tous avaient déjà jugé que l'ouvrage appartenait à leur école, et la nécessité de le soutenir ne leur permettait pas d'en contester le mérite.

Au quatrième, il s'éleva une discussion qui réveilla en sursaut le mélancolique auteur d'un nouveau recueil d'élégies, dont la première commence ainsi :

« Le sommeil a fui de mes yeux. »

Ce bon jeune homme, entraîné par l'exemple à se plaindre de la vie, en menait une fort joyeuse, qui l'obligeait souvent à se reposer le jour des plaisirs de la nuit; quelques personnes étant survenues, il leur avait poliment cédé sa chaise, et s'était assis sans façon sur le lit d'Amaury, position dangereuse pour tout auditeur; là, penché mollement, il venait de céder au charme de sa situation, se confiant dans l'habitude qu'il avait contractée au Palais de justice de

balancer sa jambe, pendant qu'un assoupissement profond engourdissait le reste de sa personne; mais un ronflement délateur l'accusait déjà, lorsque le bruit d'une vive discussion dramatique vint à son secours.

— « Je ferais commettre le crime sur la scène, disait l'un; au théâtre, on ne comprend bien que ce qu'on voit.

— « Y penses-tu, répondait l'autre; le parterre ferait de beaux cris!

— « Le parterre! ah vraiment, c'est bien lui qui s'effraie de quelque chose aujourd'hui! Grace au ciel, nous l'avons amené, comme Orgon, à tout voir, tout entendre, sans se révolter de rien.

— « Mais les loges, et cette galerie remplie de jeunes femmes, de mères qui amènent leurs filles au spectacle; sur la foi du vieux *Castigat ridendo mores*, quelle figure veux-tu qu'elles fassent pendant....

— « Je veux que les jeunes filles restent chez elles. Ce n'est pas pour un semblable public que le drame *shakespearien* est écrit. Quant aux femmes, que vos scènes les fassent frissonner; elles ne penseront pas à en rougir.

— « De la terreur ou de la farce, je ne connais que cela, dit Alfred, et quand on peut les réunir toutes deux comme dans l'*Auberge des Adrets*, c'est la perfection. »

A ces différents avis, qui ressemblaient pour la plupart à des condamnations, l'auteur répondait par quelques-unes de ces phrases conciliantes, de ces condescendances modestes, auxquelles on ne se résigne jamais que pour obtenir d'être écouté jusqu'au bout.

— « Je crois, messieurs, disait-il humblement, que mon cinquième acte répond à presque toutes vos objections. » Et par ce détour ingénieux, il parvint à reconquérir l'attention des auditeurs, dont chacun était empressé de reconnaître l'endroit qui devait le satisfaire.

Alors, profitant de la bienveillance de tous ces amours-propres ravis de dicter des lois au talent, Amaury redoubla de voix, de gestes, de chaleur, et cette verve brûlante, secondée par quelques scènes dramatiques, enleva tous les suffrages; on tomba d'accord qu'en ajoutant deux ou trois effets terribles à ce dénouement déjà fort pathétique, on arriverait à un succès digne du théâtre moderne; le jeune auteur enchanté de ce jugement, plein d'avenir, s'engagea à faire toutes les additions indiquées, les meurtres décidés, l'empoisonnement indispensable; et, de peur d'oublier aucune des horreurs qui devaient parfaire son ouvrage, il s'enferma le reste de la journée pour mettre à profit les conseils de ses amis.

II.

Peu de temps après avoir fini ses corrections, Amaury vit arriver chez lui Charles Maubert, le neveu du riche banquier de ce nom. Il venait l'engager au nom de son oncle et de sa tante, à faire chez eux une lecture de son drame, et cela très-prochainement.

— « Comment savent-ils que j'ai fait un drame ? demanda Amaury ; ils me connaissent à peine, et je les croyais plus qu'indifférents pour tout ce qui tient à la littérature.

— « Ils ne sont pas très-forts, j'en conviens, sur ces intérêts-là ; mais, en récompense, ils entendent bien les autres ; et c'est un fort bon patronage à s'assurer. Le créancier fourmille cette année, et il faut se faire des amis qui prêtent. Le bonheur veut que la *prima donna* qui était l'ame du concert projeté, est malade, et que mon oncle ne sait que donner à ses invités.

— « Eh bien qu'ils les fassent danser.

— « La mort d'une vieille parente ne le permet pas. Ils sont en deuil.

— « Ainsi, c'est en désespoir de plaisir qu'ils ont recours à moi. Je les remercie de tout mon cœur.

— « Tu as tort. Il y a des trésors attachés à

cette complaisance de ta part, et peut-être un succès ; car mon oncle est entêté, et, si une fois il a dit ta pièce bonne, excellente, il est homme à dépenser mille louis pour prouver qu'il avait raison de la juger ainsi. D'ailleurs, tu la liras devant un cercle de jolies femmes, qui te regarderont si elles ne t'écoutent ; et si ta muse ne recueille pas tout l'encens qu'elle mérite, la bonne grâce du lecteur sera fort appréciée, et peut-être bien récolteras-tu davantage des distractions de l'auditoire que des émotions produites par l'ouvrage. Quoi ! tu hésites encore ? Allons, je vais te décider. Ma tante attache un grand prix à avoir une lecture chez elle, pour se donner un air littéraire ; si tu m'aides à satisfaire ce caprice, elle me fera prêter par son mari l'argent dont j'ai besoin. A présent, décide.

— « Attraper l'argent d'un oncle ! mais c'est comme une affaire d'honneur ; mon ami, il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Allons, je lirai. Je serai pour un jour le Trissotin de la Bourse ; on se moquera de moi, de ma pièce ; mais il y va d'un intérêt qui l'emporte sur toutes ces misères. Tu peux compter sur moi. »

Trois jours après, Amaury fut conduit par son ami dans les salons dorés de son oncle Maubert ; une table, où deux candélabres et le verre d'eau classique annonçaient le genre de